



«Après le marathon de Boston, en 1967, on m'a demandé si je me prenais pour Jeanne d'Arc»



Alors qu'elle a osé prendre le départ du marathon de Boston, alors réservé aux hommes, Kathrine Switzer se fait agresser par un directeur de course. AP

► Si leur utérus ne se décrochait pas, des poils allaient leur pousser sur les seins... Dans les années 60, les femmes n'avaient pas intérêt à s'essayer à la course à pied, à en croire les rumeurs qui circulaient. L'Américaine Kathrine Switzer, 69 ans, en a entendu des oiseaux de mauvais augure lui prédire la stérilité. Etudiante, athlète, elle s'entraîne alors avec des hommes. «Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas être aussi rapide qu'eux, mais que j'étais plus endurante et que j'aimais courir longtemps.» En 1967, elle s'inscrit au marathon de Boston, réservé aux hommes. «Pour le plaisir, sans vouloir prouver quoi que ce soit», nous confie celle qui, ce jour-là, a changé le cours de l'histoire.

Enregistrée sous ses initiales, Katherine Switzer passe d'abord inaperçue, jusqu'à ce qu'un directeur de course la repère au milieu des participants et s'en prenne violemment à elle. «Il m'a attrapée et a essayé de m'arracher mon dossard. Il hurlait: «Sortez de la course!» J'étais effrayée. Je n'avais que 20 ans.» Défendue par son petit ami, lanceur de marteau, elle poursuit sa course. Mais l'altercation, qui a lieu sous les yeux des photographes, fera le tour du monde. Désormais dans la lumière, Kathrine Switzer essuie des commentaires très contrastés: «Ça a été très clivant. Certains me demandaient si je me prenais pour Jeanne d'Arc, d'autres me disaient que je ferais mieux de rester à la maison à faire la cuisine. Mais tout cela n'a fait que renforcer ma détermination.» Petit à petit, les mentalités évoluent. Les femmes sont admises au marathon



Gaby Andersen-Schiess, déshydratée lors des JO de Los Angeles en 1984.

de Boston en 1972. Mais ce n'est qu'en 1984 que le marathon féminin devient discipline olympique. Kathrine Switzer commente l'épreuve pour une télévision depuis Los Angeles, lorsqu'elle voit la Suissesse Gaby Andersen-Schiess s'avancer vers la ligne d'arrivée, comme un pantin désarticulé, dans un état de déshydratation avancée. «J'ai eu peur que tous ces gens qui ne croyaient pas en nous, les femmes, disent: «Regardez, elles n'auraient jamais dû participer à un marathon olympique.» Mais les spectateurs et les médias ont été si impressionnés par son courage, que c'est l'inverse qui s'est produit. Mon mari en a très bien parlé. Il a écrit que c'était mieux que l'égalité, on donnait le droit aux femmes d'apparaître épuisées en public.»

aux canons un peu hygiénistes et au souci d'efficacité de notre société. Praticé correctement, il permet de réguler son poids, de tonifier sa musculature, et cela assez rapidement. D'autre part, c'est un sport qui crée un état de dépendance. Le premier mois et demi est difficile, mais ensuite on a besoin de sa dose. C'est aussi une activité bon marché, une paire de baskets suffit. Je dirais aussi que la course à pied, et plus spécifiquement le marathon, l'épreuve symbolique, est un vrai challenge, mais un challenge accessible à tous. N'oubliez pas que si vous courez le marathon de New York en moins de 5 heures, soit à un rythme d'environ 8 km/h, vous êtes dans la première moitié!

Vous dites qu'il suffit d'une paire de baskets, d'un short et d'un T-shirt, mais en réalité n'importe quel coureur du dimanche possède toute une panoplie high-tech, du GPS au cardiofréquencemètre. L'obsession de la performance n'a-t-elle pas perverti l'esprit des pionniers?

Je serais un peu moins pessimiste que vous. Il est vrai que l'on voit et que l'on parle beaucoup de ceux qui possèdent tout ce matériel high-tech. Mais à mon sens, cette tendance est moins liée à l'obsession de la performance qu'à la gadgétisation de la société et à une question de mode, de look. Par ailleurs, malgré les apparences, les personnes qui sont dans cette logique-là sont assez minoritaires. Je vais vous donner un chiffre qui va vous étonner: en Suisse, sur l'ensemble des coureurs, 20% font de la compétition, c'est-à-dire qu'ils participent à une course ou plus par an. Tous les autres courent simplement pour eux. Et une bonne partie d'entre eux le font sans doute avec un vieux T-shirt en coton sur le dos.

On n'est cependant pas uniquement face à un phénomène de société, c'est aussi un business. Vous pointez du doigt le fait que le profil socio-économique du coureur a changé.

La consommation, qu'elle s'exerce à travers le matériel high-tech ou les derniers modèles de chaussures, les textiles les plus techniques ou encore la participation aux courses prestigieuses, a un prix, c'est vrai. Mais cela reste assez minoritaire. Cela dit, il est vrai qu'aujourd'hui le salaire moyen des participants au marathon de New York est supérieur à 100 000 dollars par an. D'ailleurs, ce qui s'est passé là-bas, après le passage de l'ouragan «Sandy», a montré une chose: la course à pied est un sport de riches que regardent les pauvres au bord de la route.

«Sandy», c'était en 2012. Un grand nombre de participants ont voulu

Yvain Genevay



Bio

Pierre Morath
a 45 ans.

Athlète
de haut niveau, coureur de fond, puis entraîneur, il a mené des études en histoire du sport.

Réalisateur
Depuis 2005 et «Les règles du jeu» sur les coulisses du sport, il a réalisé cinq documentaires, dont «Free to Run», sur les écrans mercredi prochain.

Businessman
Il dirige les magasins d'équipement de course à pied New Concept Sports depuis 2009.

courir malgré l'annulation par la ville de New York, qui comptait enlever ses morts. C'est un tournant?

Pour moi, oui. On était une semaine après le passage de l'ouragan. Le marathon est une énorme manne économique pour New York, l'annuler c'était créer un manque à gagner qui allait s'ajouter à la catastrophe causée par «Sandy». Certains pensaient que la course pouvait, comme en 2001, après les attentats, redonner un élan à la ville. Pour ces raisons, l'événement a été maintenu jusqu'au dernier moment. Jusqu'à ce que la presse, le *New York Post* notamment, dénonce la présence sur la ligne d'arrivée de générateurs pour le chronométrage, qui d'après leurs calculs pouvaient alimenter en électricité à peu près 400 foyers, alors même que des gens vivaient toujours sans eau, ni électricité. Ça a été la goutte qui a fait déborder le vase. Le maire de l'époque, Michael Bloomberg, a décidé d'annuler la course, mais les participants étaient déjà en route, voire sur place. Ils se sont déchirés; certains considérant que c'était normal, d'autres non, puisqu'ils avaient payé et qu'ils s'étaient préparés pour ce challenge durant des mois. D'où cette espèce de pis-aller qu'a représenté le «marathon anyway», couru de manière sauvage dans Central Park, sur lequel certains spectateurs ont lancé des œufs. Si le mouvement «contre» n'a pas été massif, il a fait réfléchir: à quoi bon courir envers et contre tout quand on retrouve des cadavres à deux pas de la ligne de départ?

Quelles conclusions en tirer?

On s'est rendu compte que tout cela était peut-être devenu trop gros. C'est mon interprétation. On parle d'addiction pour la course à pied, mais on est là face à une obsession, qui rejoint les obsessions d'une société qui considère qu'à partir du moment où on a payé pour quelque chose, on y a droit. Je ne donne pas de leçon, je m'efforce de réfléchir. Je suis moi-même un symbole de ce paradoxe de la course à pied, car je possède des magasins d'équipement. Je pense simplement que l'on peut courir sans pour autant arrêter de penser, de s'interroger sur la manière dont on est téléguidé, sur les valeurs que l'on met dans cette activité et sur celles que l'on peut laisser de côté. ●



A voir

«Free to Run», documentaire de Pierre Morath (1 h 39). En salle le 24 février.